

On a rangé tes vêtements dans une chambre qui n'était pas la tienne et on a caché les photos d'inconnus qui tapissaient les murs pour faire semblant que tu étais chez toi. Une imposture plus confortable que la rue.

Alyssa Mendez, *La noyance*, p. 99.

RÉDACTION

Évelyne Ménard, *rédactrice en chef*
Éléonore Meunier, *secrétaire de rédaction*

ÉDITION ET RÉVISION

Arnaud Gagnon, *éditeur*
Audrey-Ann Gascon, *éditrice*
Joëlle Marcotte, *éditrice*
Sarah-Jeanne Beauchamp-Houde, *révisure*

COMITÉ DE LECTURE

Sandrine Bienvenu, Océane Corbin, Laurie Daoust St-Jacques, Chloé Dassylva, Amélie Fortin, Daniel Gaumont, Sarah Gauthier, Sanna Mansouri, Eugénie Matthey-Jonais, Laurie Michaud, Marie-Anne Morin, Louise Nayagam, Augustine Poirier, Maxime Poirier-Lemelin, Marie Pouzergue

AUTRICE EN RÉSIDENCE

Fanie Demeule

COLLABORATION À CE NUMÉRO

Catherine Bastien, Laurianne Beaudoin, Vanessa Berger, Noah Boisjoli-Jebali, Loréna Bur, Madeleine Drolet-Valliquette, Mélissa Ferron, Mélie Fortin, Sarah Gauthier, Marilou LeBel Dupuis, Félix Légaré, Safia Lukawecki, Jaëlle Marquis, Alyssa Mendez, Laurie Michaud

DIFFUSION ET ORGANISATION DES ÉVÈNEMENTS

Amélie Fortin, *responsable*

RÉDACTION WEB

Louis-Olivier Brassard, *rédacteur web*

INFOGRAPHIE

Maude Ouellette, *mise en page*
Daniel Gaumont, *révision finale*

COUVERTURE

Judith Ménard (@jude.it)
Dessin numérique, 2021.

ILLUSTRATIONS

Juliette Lafleur-Loughrey (@jules.loughrey)
« déliquescences »
Dessin numérique, 2021.

IMPRESSION

Mardigrafe inc.

Le Pied est la revue littéraire des étudiant·es en littératures de langue française de l'Université de Montréal (AELLFUM).
3150 avenue Jean-Brillant, local C-8019
Montréal (Québec), H3T 1N8

ISSN 2561-3464 (Imprimé)
ISSN 2561-3472 (En ligne)

PROTOCOLE DE RÉDACTION

Les textes en prose (création ou essai) soumis doivent être d'au plus 1200 mots ; les textes en vers, les textes théâtraux et les bandes dessinées ne doivent pas excéder six pages. Les textes doivent être soumis en format .doc, .docx ou .odt par courriel à l'adresse redaction.lepied@littfra.com avec « soumission de texte » comme objet du message. Tous les textes seront sujets à une révision littéraire à laquelle l'auteur·ice participera. L'auteur·ice doit donc être disponible pour une rencontre dans les semaines qui suivent la date de tombée. La date de tombée pour le numéro d'automne 2021 est le **30 juin 2021**.

Creative Commons BY-NC

redaction.lepied@littfra.com
www.lepied.littfra.com
@revuelepied

Dépôt légal, 2e trimestre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

SOMMAIRE

Numéro 30, Printemps 2021

Le Pied

[Revue littéraire]

-
- 7** **liminaire : au temps qui étire l'ampoule**
Évelyne Ménard, *rédactrice en chef*
- 12** **Le cri des rainettes**
Fanie Demeule, *autrice en résidence*
- 22** **Mot compte double**
Noah Boisjoli-Jebali
- 28** **toute la pluie récoltée dans ta voix devient océan**
Félix Légaré
- 34** **Les Marianne**
Jaëlle Marquis
- 40** **tant que les poumons**
Loréna Bur
- 42** **Qui faut-il blâmer pour les banlieues ?**
Vanessa Berger
- 48** **je me cogne les tibias sur tes promesses**
Sarah Gauthier
- 54** **Moi-que-Maman-ne-connaît-pas**
Safia Lukawecki
- 62** **[Insérer long titre pédant]**
Mélie Fortin
- 70** **Moi aussi je voulais magasiner chez Mad Max**
Laurie Michaud
- 76** **Comme les autres**
Marilou LeBel Dupuis
- 80** **miniature d'un quotidien**
Madeleine Drolet-Valiquette
- 88** **Je braconne parfois des orgues pour te composer une auréole**
Mélicca Ferron
- 92** **Ce qu'on a refusé d'habiter**
Catherine Bastien
- 98** **La noyance**
Alyssa Mendez
- 102** **emmenez-moi au parc belmont**
Laurianne Beaudoin







liminaire : au temps qui étire l'ampoule

ÉVELYNE MÉNARD, *rédactrice en chef*

encore

c'est ce que je me dis en retenant mes yeux

avec des paumes qui tremblent

un hoquet troue mon cou

gêne d'être accroupie près de la poubelle

encore une crise de panique

es-tu correcte
ça cogne à la porte et sous ma chemise
oui oui je
suis figée je visualise tous ces moments
passés à suspendre les poignées à soulager
mes paupières avec de l'eau
dans les salles de bain
(bar appart resto maison ruelles chimiques)
je confonds les lieux où mon anxiété
a une odeur d'urine
et de sang quand mes ongles se fâchent contre ma peau
je lave le rouge près des pupilles
remarque ce qui a besoin de réparations

quelques post-it dénaturés par les tâches en retard
s'échappent de ma poche transpercée
par terre le carrelage à l'écoute de ce qui déborde

la réponse à donner
(à la main et au cœur qui frappent) c'est

permets au temps d'étirer l'ampoule
l'agrandir quitte à la rompre
plus de temps
je me fous bien de la lumière

pour me calmer je note
le lavabo marqué par le dentifrice
la cuvette qui emporte mes secrets : j'y relâche
mes post-it
le bruit imposant d'une ventilation voisine
peut-être que les locataires du dessus
m'entendent inspirer pleurer expirer
comptent mes refuges aux toilettes

j'aimerais partager les listes
où je rapporte ma confiance tirillée
mais la chasse d'eau malade
refuse au jaune rose de s'échapper

es-tu correcte
c'est rien juste dans ma semaine un mal de cœur okay
on se voit mardi
je flush une deuxième fois une troisième
trop de papier et de règles ça va passer
je me convaincs
ça va passer



Le cri des rainettes

FANIE DEMEULE, *autrice en résidence*

Chaque matin je passe devant une maison ancestrale au coin de la rue, ma préférée du quartier : basse, blanche, couverte de bardeaux comme les maisons côtières. Une clôture de bois une haie de cèdres un patio en teck une piscine creusée des jouets qui traînent sur le balcon. Une Toyota familiale verte stationnée dans l'entrée.

*

Un jour le fil reliant la maison au poteau électrique pend dans le vide. Coupé net. La piscine condamnée. Les jouets et la voiture envolés.

*

Un matin à l'aube des bruits de tracteurs me tirent du sommeil. Un grand fracas métallique, l'éclat de vitres qui explosent. L'enfer. Même les oiseaux se taisent.

*

Au coin de la rue qu'un tas de débris et de poussière noire. La piscine pleine à ras bord de pans de murs de laine minérale de copeaux de bois. Les cèdres déracinés, jetés en tas près du trottoir. Je pense Il est trop tard, j'arrive trop tard. Même si je sais que je n'aurais rien pu y faire une culpabilité m'enserre le cœur. Le sentiment que j'aurais pu la sauver. Je demande à un voisin curieux s'il sait pourquoi la demeure a été démolie. Il me répond que c'est pour construire un condo. Le bloc d'à côté sera aussi bientôt mis à terre, pour la même raison. Je n'avais pas remarqué ; son fil a également été coupé.

*

Un sixplex s'en vient. Son image informatisée orne le panneau publicitaire se dressant désormais au milieu du terrain dévasté.

*

Une semaine plus tard je trouve une lettre manuscrite dans ma boîte. Une lettre d'un entrepreneur prêt à acheter ma maison. Cash, sans inspection, peu importe notre prix. Ma maison centenaire rénovée pendant

sept ans. Je connais le sort qu'on lui réserve si j'accepte.

*

Je ne réponds pas. Déchire l'offre.

*

Quand j'étais petite et qu'on allait voir le médecin en bordure de la ville, j'aimais me promener dans les bois autour de la clinique après mon rendez-vous. Au printemps, on parcourait les sentiers bordés de marécages. L'air était saturé d'un bruit particulier, distinct, semblable à un doigt qu'on promène sur les dents d'un peigne en plastique. Le bruit était fort, persistant. Je me disais Le chant d'un insecte. Jusqu'à ce qu'on mon père m'explique que c'était celui d'une grenouille.

*

La rainette faux-grillon est la plus petite espèce de grenouille du Québec. D'une longueur de 2,5 à 4 cm, elle tient sur une pièce de monnaie. Son dos est de

couleur kaki, son ventre est plus pâle, d'un blanc jaunâtre ou verdâtre. Menue et bien camouflée, la rainette faux-grillon est particulièrement ardue à observer en milieu naturel. La plupart du temps on ne perçoit que son chant au printemps, lors de la période de reproduction ; un son aigu rappelant la stridulation d'un insecte. Ce cri puissant peut être perçu à plus d'un kilomètre à la ronde, le jour ou la nuit, à partir de la fin mars. Sa fréquence et son intensité augmentent en même temps que le mercure pour culminer au mois d'avril.

Comme la plupart des amphibiens, les rainettes vivent dans des habitats aquatiques et terrestres. Ainsi, elles se reproduisent dans les milieux humides éphémères, lesquels se forment au printemps avec la fonte de la neige et disparaissent sous les chaleurs de l'été. Après leur saison de reproduction, les rainettes migrent vers les clairières et les champs, ou encore en forêt près des plans d'eau.

*

Les bois autour de la clinique rapetissaient d'une année à l'autre. Les arbres fauchés, la terre retournée, transformée en lande stérile où poussaient quelques

grappes de condos et de nouveaux développements de cottages préfabriqués. Des traces de tracteurs sillonnaient le sol comme autant de lignes de fractures. Les printemps ont commencé à se faire silencieux.

*

Une espèce est considérée comme menacée lorsque sa disparition est appréhendée. Au Canada, particulièrement dans les territoires du sud-est, les rainettes sont considérées comme menacées. Les zones humides temporaires, essentielles à leur reproduction, se rétrécissent et se fragmentent en raison du déploiement des banlieues. D'autres facteurs, tels que la pollution, le réchauffement climatique, le drainage des milieux aquatiques et l'apparition d'espèces envahissantes exogènes, contribuent aussi à aggraver leur déclin. Dans la dernière décennie, le déclin de leur population est de 37 % au Québec et de 30 % en Ontario. En Montérégie, où la situation des rainettes est la plus critique, il ne reste que neuf populations de rainette faux-grillon. Si l'étalement urbain se maintient, les derniers bastions se réduiront encore, se dissémineront, disparaîtront.

*

Je sillonne les traces des tracteurs, où un peu d'eau s'accumule. Des choses minuscules flottent dans la fange. Des rainettes. La première fois que j'en aperçois de ma vie. Je me penche : ce sont des cadavres écrasés. Bien morts. Au coin de la fosse, une patte remuée, une seule survivante. Je la récupère, un petit pois dans ma paume. Je sens son cœur battre sur ma peau une pulsation fébrile. Je relocalise la rescapée vers une zone sûre, en recul derrière les bosquets échevelés.

*

À la place de la vieille maison blanche, le condo a été construit. Un monstre éclairé de toute part et qui la nuit brille d'un éclat aveuglant. Les oiseaux déboussolés se mettent à chanter quand les ampoules s'allument à la tombée du jour. Autour les maisonnettes d'après-guerre paraissent naines. Elles se tiennent coites, elles savent que leur heure approche.

*

Des lapins de garenne traversent de plus en plus fréquemment la rue. Furtifs et apeurés, creusant des terriers dans les plates-bandes, fouissant dans le

potager. Coyotes, cerfs de Virginie, loups, ours noirs ne savent plus où se ranger. Des travaux perturbent leur sommeil, leur tanière sombre sous les pelles carnassières. Sur le plancher des forêts, de moins en moins de traces. Désormais les sabots martèlent le béton.

*

Les boisés autour de la clinique n'existent plus. Un mince ruisseau bordé de verge d'or sillonne les arrières-cours des complexes immobiliers, rappel évanescent du passé sylvestre. En trame de fond, la rumeur constante de l'autoroute.

*

Depuis 2003, la liste des espèces en péril au pays est passée de 233 à 800 noms : une hausse de 350 %. Quarante-et-une ont disparu en moins de deux décennies. Sur le plan planétaire, le taux d'extinction est maintenant de 1000 à 10 000 fois supérieur au taux naturel ; celui sans l'impact humain.

*

Encore, toujours, ce sentiment d'arriver trop tard. De n'avoir rien pu faire. De ne rien pouvoir faire. Sauf de constater qu'il est trop tard, que les choses ont disparu à mon insu. Encore et encore. Tomber sur des cadavres des friches des choses arrachées des espèces anéanties sans bruit. Tomber sur des constats immuables et irréversibles. Tomber avec eux. Les chiffres et statistiques des extinctions comme seules traces des vies à jamais perdues.

*

Au coin de la rue je dévie le regard et accélère. Je pense ignorer la présence du monstre au souffle climatisé vrombissant. Je capte une conversation entre deux occupants du sixplex en pleine séance d'arrachage de pissenlits.

- Un condo clé-en-main, tellement moins de trouble, tellement plus propre.

Je revois les amphibiens flottant dans leurs propres organes, au creux des empreintes de machinerie.

*

L'été avance et je reçois une offre d'un autre promoteur. Une autre lettre manuscrite convoitant ma maison. Cette fois, je décide de répliquer ; un cri dans les oreilles sourdes. Leurs bulldozers ne sentent pas les corps des rainettes sous leurs roues.

Notes

Pour plus de renseignements au sujet de la rainette faux-grillon en Montérégie, je vous invite à consulter le plan de conservation :

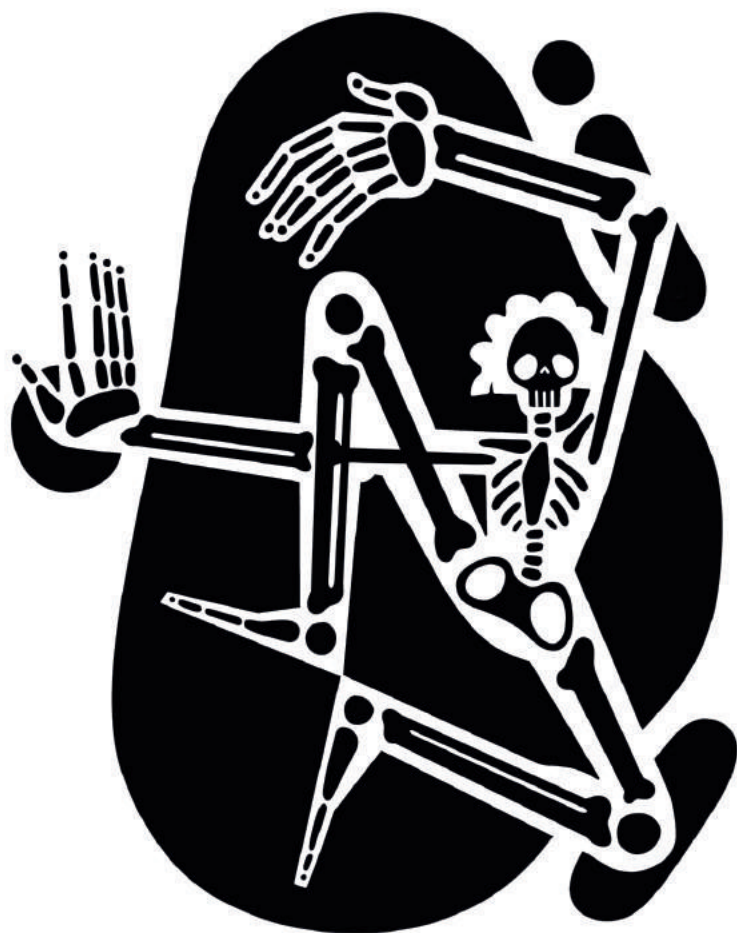
<https://mffp.gouv.qc.ca/documents/faune/plan-rainette-longueuil.pdf>

Et le projet Rainette faux-grillon de l'organisme Ciel et Terre :

<https://ciel-et-terre.ca/nos-actions/nos-projets/rainette/>

Pour contribuer à la conservation des rainettes, vous pouvez signaler l'endroit où vous avez entendu leur chant via l'application iNaturalist :

<https://inaturalist.ca/>



Mot compte double

NOAH BOISJOLI-JEBALI

La tablette électronique sur la commode palpite de désastres – inondations, feux de forêt, virus, guerres. Ça souffre ça saigne ça meurt, etc.

Émilie baisse le volume des nouvelles et met de la musique. Daniel Bélanger enterre un journaliste qui crie tout bas devant un tsunami. Tant mieux. Ça tue le malheur humain.

Dans la pénombre, elle croque une pomme et allume les lanternes roses qui ballottent au plafond – une allumette, un craquement, le bruissement sourd de la flamme. La chambre macère dans la fraîche lueur du feu. Dehors, il pleut. Émilie ferme les rideaux sur la porte vitrée du balcon. Elle danse, tourne, rêve mieux. La guitare rythme ses pas légers et le monde flambe en musique.

Émilie sourit, vaguement.

De l'autre côté de la pièce, sur le petit bureau, se trouve le laptop, ouvert sur une partie de Scrabble. « Éwé », « Lame », « Fies », « Heur », « Féodale » (Scrabble – soixante-huit points), « Fruit ». Le duel

contre l'ordinateur bien engagé, Émilie se penche au-dessus de la table, joue son quatrième coup. « Noie ». Sept points.

Sur le sol froid, Émilie tente de rassembler tous les outils et matériaux qui traînent autour d'elle – les hélices, les câbles, le fil de cuivre, les quatre débroussailleuses, les tournevis, les ciseaux, les morceaux de plastique. La nuit se lève dans son dos, la chambre rose se voile et les rideaux frissonnent. Émilie grignote sa pomme, puis se redresse pour riposter à son ordinateur : « Ay », deux fois, sur un mot compte double, plus « Da ». Quarante-sept points.

Elle danse, mais c'est sa tête qui bouillonne sans elle. Assise sur son lit, Émilie regarde les rouages dispersés dans sa chambre ; ils dorment, ils tremblent. Elle saisit une débroussailleuse, commence à en rallonger le bras. La suie du moteur tache les couvertures blanches. Pierre Lapointe remplace Daniel Bélanger. Aux nouvelles sur la commode, un enfant sanglote.

Émilie sait à peine ce qu'elle fait ; elle sait qu'elle dévisse et désosse et déchire édifie coupe branche, elle sait que les pièces se déploient doucement sous sa peau, se confondent, se mêlent ; parfois elle oublie, s'oublie, s'interrompt, contemple ce qu'elle tient dans

ses mains, les gadgets, les écrous – joue un coup au Scrabble –, reprend, sans cesse. Il faut avoir confiance. Si ça ne fonctionne pas, elle recommencera. La nuit ne se presse pas. Émilie recommencera. Rien n'est sérieux. Le matin l'attendra ; il ne peut partir sans elle. Pas sans sa mécanicienne.

Les lanternes chinoises cahotent avec ses allers, elle se fait vent et s'essouffle de l'ordinateur au lit. Émilie ne pense pas, elle bout. L'électricité fuit et frôle sa tête frisée. George Brassens, pornographe. Le monde passe aux nouvelles : les itinérants, l'islam, les bancs publics, l'austérité, le temps des pommes. Elle finit sa pomme, en prend une autre. La nuit plombe la ville.

« Pavés », sur un mot compte triple, qui pluralise « Féodale ». Quarante-deux points.

Elle termine d'allonger les bras des quatre débroussailleuses, y ajoute des parois en plastique et des hélices.

Un temps.

Sa tête refroidit, soudain ; ses doigts rougissent. Elle s'arrête au milieu de sa chambre, tire les rideaux, ouvre la porte et sort sur le balcon. Il a cessé de

pleuvoir. Le bruit de ses pas sur la plateforme se répercute dans les rues d'eau.

L'appartement d'Émilie se situe au quatorzième étage. La mécanicienne regarde en bas : l'immeuble est inondé jusqu'au troisième. Dans la noirceur, on dirait une marée de pétrole déversée sur l'île montréalaise. Elle aperçoit d'autres bâtiments, plus loin sous le clair de lune – des gratte-ciels, des hôtels, des églises –, qui émergent un peu ou beaucoup de la surface, sur laquelle patinent des petites barques. L'eau couvre complètement les toits des maisons et des commerces. La ville se détrempe, un désert humide.

Émilie crie. Un vent la saisit, emporte sa voix et la retourne :

« Aracée »,

le dernier coup de l'ordinateur au Scrabble. Vingt points. Émilie prend une grande inspiration et rentre. Elle se rend devant son laptop et joue « Dénuée ». Vingt-sept points.

Toute la nuit, ses oreilles regorgent d'harmoniums, d'aïeux et de colocs, de Vigneault, d'Aznavour, de Leclerc, de Brel. À trois heures du matin, elle finit de

bricoler les débroussailleuses. Elle recule, observe ses nouvelles turbines, sourit. Elle s'en ira avec l'aube.

Elle joue au Scrabble jusqu'à six heures. Gagne sept parties sur neuf. Pendant ce temps, le monde continue de pleurer, de chanter ses chansons. C'est hypnotique.

Au matin, Émilie n'a pas dormi. Elle a mangé quatre pommes. Elle range ses outils, ferme son laptop, souffle les bougies des lanternes roses, éteint la tablette électronique, fait taire Jean Leloup. Des mots filent encore dans son crâne qui ne bout plus, réverbérations d'une verve révolue. « Iso ». « Cinq ». « Aimeriez ». Des murmures derrière ses yeux.

Émilie prend les quatre débroussailleuses retapées, quitte son appartement et descend les escaliers jusqu'au troisième étage. « Wus ». Trois autres résidents patientent dans le couloir. Elle ne les connaît pas. « Fort ». Émilie a toujours l'impression de danser, elle ne veut plus mais son cerveau tressaute encore.

Elle demeure immobile sur son bout de corridor, sur le tapis qui sent bon – un peu de poussière soulevée dans les airs, un soleil froid des matins froids qui éblouissent. Les turbines pèsent lourd, elle les dépose sur une table basse devant les ascenseurs

habituellement fonctionnels. Elle en garde une dans ses bras. « Titrrera ».

La fenêtre de l'étage est défoncée. L'eau, claire et longue, arrive tout juste au palier. « Arrêt ». Quatre barques flottent à un mètre de la baie. Un talkie-walkie sur la table basse s'active, une voix de militaire grésille, déclare que les résidents doivent évacuer sur-le-champ. Les gilets de sauvetage se trouvent dans l'ascenseur hors service. N'oubliez pas de prendre chacun un gilet et un moteur, sans quoi vous n'arriverez pas à destination. Suivez les indications du mécanicien de votre immeuble.

Les quatre réchappés obéissent. Émilie tire une nacelle vers elle, embarque, sourit, vaguement. « Axais ». Elle accroche son moteur à l'arrière. Les autres l'imitent.

La nuit s'est couchée. L'eau ensoleillée brille autour du bateau d'Émilie qui vogue vers des terres plus sèches, au loin. « Sylve ». La mécanicienne voit à l'horizon une myriade de petits bateaux qui naviguent dans la même direction qu'elle. Le ciel rosit. « Délicat ». Mot compte double. Vingt points.

toute la pluie récoltée dans ta voix devient océan

FÉLIX LÉGARÉ

je reviens
pour voir l'éclipse l'astre caché par un nom
dont je veux me rappeler

tu suspends les jointures au ciel
n'as jamais arrêté d'arroser
nos vies dans la chambre

et tes yeux bravent (encore)
tous les bras
qui jamais ne t'ont pris

au souper chacune de tes larmes m'offre
un dépaysement

c'est curieux comment les étendues te jalouent
lorsqu'au travers du courant
tu déloges le fleuve par ton corps

je crée un dieu une religion d'eau
avec toi
comme seule prière

chaque soir
tu cordes mes veines
pour la nuit

tu demandes
combien de temps la chaleur
jusqu'à ton sang

combien de lames pour fermer
ce que les amours ouvrent

toute la pluie récoltée dans ta voix deviendra océan
et si elle gèle au début des mots
j'ai des mains pour apprendre
à retresser une enfance cicatrisée
sur tes jours fossiles

tu défends l'ancienneté du fruit
au soleil c'est (là)
dans la lumière que je t'épluche le mieux

je rentre dans une maison où tu habitais déjà la fin

derrière moi

un homme magané de tempête

s'en vient

se déposer dans ta clarté

le temps d'oublier la neige



Les Marianne

JAËLLE MARQUIS

J'angoisse tout le temps. Pour tout, tout le temps. J'ai peur d'échouer, mais aussi de réussir. Parce que si je réussissais, ça serait heureux. Et j'ai pas le droit d'être heureuse. Les échecs sont plus faciles à gérer. En tout cas, pour moi.

J'habite seule pour la première fois dans un petit deux et demi sur Marie-Anne. Une solitude pénible que j'essaie de neutraliser en me parlant très fort dans ma tête. J'ai beau me crier après, me dire que tout va bien aller, j'angoisse quand même.

C'est un petit appartement, mais au moins je suis sur le Plateau. Un genre de victoire personnelle. C'était mon rêve quand j'étais petite, je me disais qu'on devenait intéressant dès qu'on habitait dans ce quartier. Je pensais à ça en écoutant du Leonard Cohen avec ma mère. Elle m'avait montré où il habitait : en face du parc du Portugal. Elle était clairement amoureuse de lui. J'ai toujours eu l'impression qu'elle l'aimait plus que mon père. Moi, je les aimais beaucoup, autant Leonard que mon père.

Leonard Cohen, c'était un romantique. Il avait une muse. C'est romantique les muses. J'en suis sûre. C'est toujours des belles femmes puissantes, fortes. J'aimerais bien être la muse de quelqu'un. Être désirée et utile en même temps. Ça doit être fou de se sentir comme ça, presque invincible. La muse de Leonard s'appelait Marianne, et moi j'habite sur la rue Marie-Anne. J'ai même pas fait exprès. Tout est dans tout.

Ma voisine est tellement belle. Elle aussi a un deux et demi, mais le sien est mieux rénové. J'envie son appartement et le grain de sa peau parfaite. Les hommes tripent sur elle. Les femmes aussi. J'envie sa liberté. Ça doit être facile d'être aussi libre quand on est aussi belle. Elle a toujours un nouvel amant. Souvent, je m'endors sur les rumeurs de ses gémissements étouffés. Les douces lamentations de plaisir d'une femme qui a exactement ce qu'elle veut. C'est rassurant. Une présence dans ma solitude.

J'ai une date demain. C'est la troisième fois qu'on se voit. On va sûrement coucher ensemble, c'est la règle il me semble. Premier rendez-vous : café. Deuxième : bière et good night kiss. Troisième : il m'invite chez lui et c'est

ça. Ma thérapeute me dit que j'ai le droit d'attendre 100 soirées avant de coucher avec un homme. Moi j'ai peur qu'ils se désintéressent, tous. Reste qu'avec lui, je sais pas si j'ai envie de le faire. Je trouvais que notre french était pas compatible : trop de dents et un manque de synchronisation dans la langue. En plus, il goûtait un peu l'oignon, c'était peut-être à cause des nachos. Il est quand même beau. Il m'a dit qu'il était un artiste, un scénariste je crois. En tout cas, il écrit. Je pourrais sortir avec. Je pense qu'on habite proche. Ça serait pratique. Mais il arrête pas de me dire qu'il veut rien de sérieux. Ça m'énerve. Bref, je vais sûrement coucher avec lui de toute façon. S'il me veut, j'oserai pas lui dire non. Il m'a dit « t'es fucking cute »... ça augure bien.

On a couché ensemble. C'était correct. Je m'étais rasée pour l'occasion, mais avec un peu trop d'acharnement. Ça faisait longtemps. J'ai tout enlevé. J'avais des boutons. C'est sûr qu'il a remarqué que je l'avais fait juste pour lui. Je sais pas s'il a apprécié l'effort. Je pourrais lui demander. Ou pas. Je sais pas. J'ai pas eu d'orgasme. J'ai pas faké non plus, ce qui est bien. J'ai trop souvent faké dans ma vie. Je me demande s'il m'a

appréciée. Je le sais jamais avec les hommes. Par exemple, j'ai fréquenté un gars qui m'a présentée à ses enfants, mais qui est retourné avec son ex deux semaines plus tard. C'est toujours comme ça. Pourtant, il était plus vieux. Je pensais qu'ils étaient plus réfléchis une fois rendus dans la trentaine. De toute façon, ma date du moment m'a répété qu'il voulait rien de sérieux. Ça m'énerve.

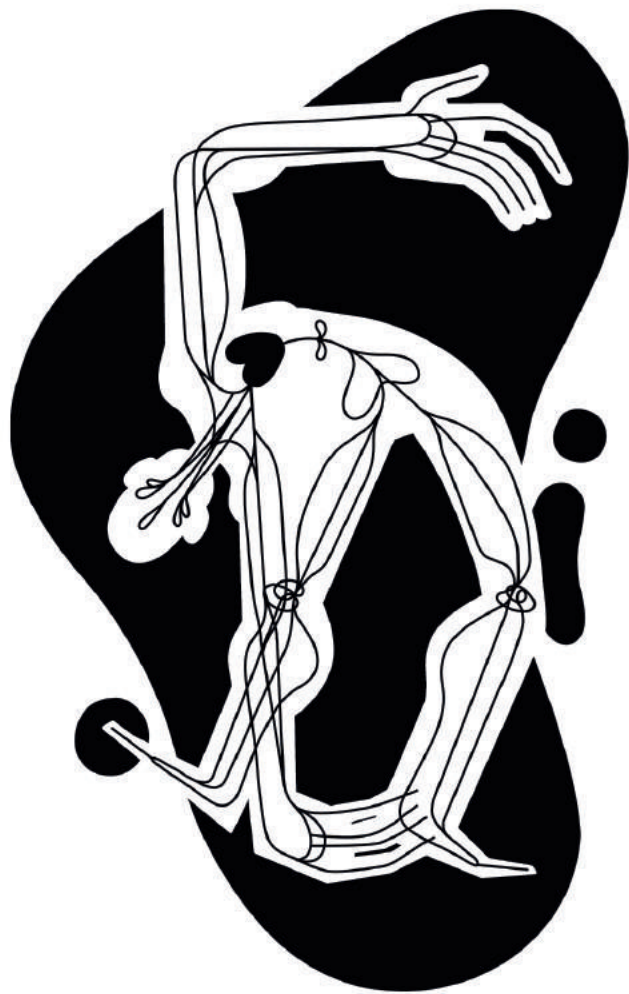
Je repense au dernier message qu'il m'a envoyé. C'était un emoji avec des cœurs dans les yeux. Ça veut dire quoi ? Ça m'empêche de dormir. Certaines personnes se masturbent pour se défaire de l'insomnie. Moi je peux pas faire ça. J'ai trop envie de faire pipi après. De toute façon, je suis trop irritée aujourd'hui. Trop de climax inachevés. Même mes seins ont été trop taponnés. J'ai des bleus.

Marianne était vraiment belle. J'aurais aimé ça lui ressembler. Mais je suis pas assez femme. Elle arrivait à être une femme, une muse et une mère. Je crois pas que je serai une mère un jour. J'ai toujours eu peur de grandir. Pourtant, je suis grande maintenant. J'aimerais ça savoir mettre du eyeliner... ou marcher avec des

talons. Peut-être que ça m'aiderait à me sentir femme. Ma mère trouverait ça bizarre. Peut-être que, quand je serai plus vieille, j'arrêterai d'avoir peur de ce que ma mère pense. Je l'aime tellement ma mère.

C'est fini avec ma date, je l'ai revu hier et il m'a dit qu'il avait peur de me faire du mal. J'ai trouvé ça bizarre. Je pensais pas qu'on pouvait être inquiet de ça. J'imagine qu'il a raison. Ou pas. Je sais pas. J'aurai pas eu d'orgasme avec lui. C'est sûrement mieux comme ça, sinon je me serais attachée.

Ma voisine vient de m'apprendre que le concept de muse c'est pas vraiment féministe. Je suis déçue. Je me demande si je devrais le dire à ma mère. Je me convains que Leonard était sûrement une exception. Ou pas. Je sais rien en fait. Je repense à Marianne. Je me demande si au moins, il la faisait jouir. Sûrement. Elle avait l'air d'une femme qui jouit. Comme ma voisine. J'espère que je vais réussir à jouir avec un homme. Peut-être un jour. Si je réussissais, ça serait heureux. Je suis tannée de gérer mes échecs.



tant que les poumons

LORÉNA BUR

pour toi j'ai des fleuves dont les surfaces restent chaudes et fumantes où la moiteur miroite des envies de binouzes sous les canaux du lit tu pourrais t'étendre au moût des vanilles de Maré pour toi j'ai un ciel de bernaches des fenêtres vue sur mer à t'accrocher au ventre aux murs une moquette à fumer pour défricher le sol où nous pourrions rester là où le vent se frôle à même la nuit

nous pourrions préparer de la pâte à crêpes de sarrasin en suçant des candy labs et nos vies trop courtes pour acheter des baignoires blanches

moi j'échangerais tout pour une place attirée au camping de Matane une tente à piquer sans matelas sans bâche pour sentir la pluie un bain à remous d'orages en silence et même la nuit sous des feux de bois fauves

pour l'odeur en particules des pays lourds et humides
comme une antre-jambe grasse un bouquet de crocus
un chœur de margouillats qui appellent au sommeil
pour des pieds de framboises qui n'ont jamais donné
mort en premier pour ne pas se surprendre ne jamais
être déçus sous carré de soleil

et tout ça j'en ferai une compote pour fourrer des
chaussons du jaune d'œuf pour dorer la croûte du
blanc pour la neige et tout ça
tout te dédier à même la nuit

Qui faut-il blâmer pour les banlieues ?

VANESSA BERGER

*Un duo-tang vert, deux bâtons de colle Pritt,
vingt-quatre crayons 2HB.*

Il faudra les identifier. Tous. Il faudra me tacher les paumes de l'encre qui répète amoureusement le même tracé, user de minutie pour le prénom trop long pour la circonférence des crayons. Il faudra anticiper leur disparition avant novembre.

Deux cahiers Canada, un duo-tang pourpre.

Pourpre. Sur le présentoir, le même carton cheap décliné en seize coloris. Aucun ne comble le fossé entre le mauve et le rouge. J'hésite longuement, songe à protester par le noir : n'est-ce pas, après tout, la somme de toutes les couleurs ? L'idée m'amuse ; la perspective d'avoir à revenir, beaucoup moins. Il faut choisir soigneusement. L'intuition me pousse vers le rouge. Un commis passe, je demande pourpre, on me répond mauve. Je dis merci. Je prends les deux.

La liste s'amenuise, septembre s'invite dans mon panier, 72,45\$ s'il vous plaît. Blague sur la gratuité scolaire, la même chaque année, la même pour une cinquième année.

Air climatisé – mi-août – vapeurs de bitume – clés –

Clés.

Oubliées dans le contact de la voiture. Je débarre par la fenêtre laissée ouverte et pose mes achats sur le siège passager. Il faut ajuster le rétroviseur. Encore plus haut. Cacher la banquette qui s'étire le cou. Cumuler les détours jusqu'à la maison. Éviter les amis les vieux les enfants les parcs les piscines. Il faut suivre la ligne jaune du volant, retenir l'embardée. Les mains à dix heures dix. Les yeux sur le bitume. Répéter en boucle.

*Groupe 502, colle Pritt, crayons 3HB, non, 2HB,
duo-tang pourpre...*

Mais la banlieue est un labyrinthe où tous les chemins convergent vers les mêmes odeurs dominicales et motifs de pavé uni. Les mêmes buts de hockey à déplacer. Les mêmes voix qui crient *time* ! le temps de laisser passer les voitures, les mêmes pieds nus qui

jouent à ignorer la brûlure de l'asphalte, les mêmes pas game qui finissent à la course.

Je ralentis.

Time.

Ma mâchoire se crispe.

Les enfants s'élancent et mon regard s'immobilise sur la clôture derrière laquelle l'un d'eux disparaît. Je devrais leur dire. Quelqu'un devrait arrêter le moteur et quitter l'habitacle, descendre l'allée, descendre les portes, descendre les charlatans qui installent des clôtures non conformes autour de l'enfance.

Duo-tang vert, cahiers Canada, espadrilles de sport...

Répéter la liste en boucle pour ne rien oublier, je suis une bonne mère, j'identifie tous les crayons, je connais le numéro de l'autobus, je collectionne les dents de lait.

Je rentre à la maison. La canicule m'étourdit, je dois boire mais lentement. Je dois boire mais respirer quand même. Deux gorgées. Une inspiration. C'est comme ça qu'il fallait l'enseigner. C'est comme ça qu'il

fallait surveiller, mais moi, j'ai cru en la filiation
bienveillante, au guet attentif, aux gens que j'aime.

Prends des vacances, tu le mérites !

Que j'aimais. Je ne sais pas.

Et maintenant je désapprends le goût du chlore en
dressant des listes.

En ignorant le témoin clignotant.

Ta mère a encore appelé.

Une étiquette pour chaque crayon, je remplis le sac à
dos rouge criard. Du bout des doigts, je me demande si
le tissu se souvient. Je l'effleure à peine, craignant qu'il
me décolore entre les mains, entre les bras. Je me vois
l'étreindre et t'imaginer presque aussitôt, *franchement
maman.*

Oui, franchement.

Je le pose plutôt à l'étage, au pied de ta porte close.

Je pourrais dormir au pied de ta porte.

Je pourrais te border et, du haut de tes dix ans, tu ferais semblant d'être trop vieux pour m'aimer. Tu me laisserais te flatter le dos en secret. On se raconterait une histoire d'hiver, une histoire où la nuit ne serait pas si flasque et bleue, où l'autobus arrêterait encore devant le porche pour t'y cueillir.

J'aurais hâte que tu t'endormes pour te suivre d'un seul œil.

Je ne m'éveillerais pas au milieu de la nuit pour serrer ton sac en hurlant, en cherchant mon souffle entre deux gorgées de cauchemar, en écumant tes petits poumons qui sautent les clôtures trop basses toutes les nuits pour le reste de ma vie.



je me cogne le tibia sur tes promesses

SARAH GAUTHIER

je voudrais une maison à la campagne
un ciel saturé d'étoiles
et de cadavres de satellite

me dire : c'est apaisant
ils tournoient dans l'espace et comme nous
ne servent à rien

j'ai pour toi une place à ma table
une bouilloire sifflante
et des mains où coucher ton silence

ta peau s'effeuille
entre les côtes l'humidité
te demande si tu es prêt pour la suite

dans mes mots
tu cherches les rafales

je tourne en rond sur tes phalanges
lance en l'air les bijoux accumulés
les cadeaux, les excuses

quelle pierre éclatera avant tes doigts
sous mes talons

il faut que tu comprennes
bientôt
je n'aurai plus rien à briser

je me cogne le tibia sur tes promesses
m'enfarge dans les flèches
tatouées au sol

elles me montrent par où t'atteindre
cherchent une oasis
parmi les façades de nos corps bleuis

depuis des semaines
j'arrose tes plantes
me demande comment les garder en vie

alors que je t'ai poussé
juste comme ça
par la fenêtre

je ne saurai jamais qui a perdu
mais je m'endors dos contre le mur
et pense : si j'avais gagné
tu serais probablement étendu entre mes bras

je fuis cette époque de corps matraqués
qui célèbrent sans fin
notre chute imminente

Moi-que-Maman-ne- connaît-pas

SAFIA LUKAWECKI

*Avez-vous déjà aimé quelqu'un au point de cacher une partie
de votre vie pour lui éviter de souffrir ?*

Tout ce que je vois, c'est moi-que-Maman-ne-connaît-
pas qui se cache partout dans l'appart :

Le gin sous l'évier derrière la deuxième bouteille de
Windex le rasoir de Phil dans ma boîte de tampons les
coupes de vin les verres à bière les shooters dans la
chambre poussiéreuse de Sophie (il reste pas mal juste
les tasses dans l'armoire) ma pilule-à-marde en dessous
du livre à mon chevet (taux d'efficacité : 99,7 %, si on
n'oublie pas de la prendre) le déo de Phil dans une
casserole (il l'avait oublié sur le comptoir) les cannettes
de Coors Light vides (encore Phil) dans le bac de
recyclage du voisin la boîte de Trojan dans le fin fond
du bac de linge sale (en plus j'imagine qu'ils sont
passés date)...

Je capote.

Mon ongle grince sans se tanner contre les écailles de la chaise de cuisine. Mon cœur accélère comme s'il compétitionnait avec un sprinteur jamaïcain. Mon genou droit, lui, court tout seul sur place. Elle me caresse le poignet du bout des doigts – je sens une empreinte bouillante serrer ma gorge. Ses yeux tendres et inquiets m'abattent.

Je ne peux pas.

- Viens mon bébé, on va prier.

Je fige net. Allah est le plus grand confident de Maman. Elle lui a demandé son aide pour mon examen de marketing la semaine passée (j'ai eu A), pour mon poignet cassé en deuxième année, pour ma première peine d'amour en secondaire trois (Samuel), pour mon déménagement à Sherbrooke, il y a trois ans. Mais aujourd'hui, Allah pulvériserait l'appart en cinq si je me confiais à lui.

Dos à moi, elle effleure ma nuque – choc électrique. Ça doit être la honte. Ou peut-être la vulnérabilité qui me colle à la peau. Puis ses longs doigts pénètrent la détresse dans mes épaules, suivent chaque point de tension à travers la laine. Mon corps se détend. Il est bien le seul.

- On s'installe dans ta chambre ?

- Non !

Son ongle parfaitement taillé gruge sa chaîne en or, celle de grand-maman. Pourra-t-elle me pardonner ?

- On va avoir plus de place au salon.

Sourires crispés. Mes draps sentent la fougue de Phil et moi la nuit dernière. Je m'excuse, Maman.

Je l'entraîne vers le salon. Son châle blanc repose maintenant sur ses cheveux tressés. Merde, mon voile. Il n'a jamais fait la route jusqu'à Sherbrooke. Mon tapis non plus d'ailleurs. Pas de mauvaises nouvelles quand elle s'apprête à parler à Dieu.

- Mon voile est au lavage...

Je me coiffe avec le jeté jaune-bonheur sur le divan. Ses pommettes lumineuses se forcent à rester persévérantes ; mon voile est « au lavage » à chaque fois qu'elle visite.

Je l'imité, je fais semblant. Le bourdonnement des prières crispe mes muscles, un à un. Feindre de prier, je n'ai qu'à feindre. Je me penche me relève me

prosterne front sur le sol m'assois recommence front sur le sol. Le plancher crie sous chacun de mes mouvements – il proteste plus facilement que moi. Maman retire son voile, le plie comme on plie les vêtements d'un nouveau-né. La quiétude s'empare de son teint : Allah est son baume instantané.

Maman était le mien.

- Comment il va le beau Philippe ? À quand votre mariage ?

Je me plante dans le divan pour ne pas tomber ; les trahisons jouent à cache-cache dans mon estomac, accrochent le foie au passage.

- Pardon ?

Murmurer ce mot me râpe le palais. Son rire vapoureux me sonne. Mains au ventre. J'asphyxie.

- Ne me regarde pas comme ça, tu sais que j'y pense depuis le jour où tu me l'as présenté ! Vous vous fréquentez depuis quoi, un peu plus de trois ans maintenant ? Il est si gentil, si beau garçon. Un vrai *gentleman*.

- Maman, j'ai 22 ans.

L'évier en stainless shine tout le temps. Peu importe les circonstances. Ça gosse. Les tourments perlent mes tempes, coulent partout sur mon menton, ma poitrine, mes orteils, butent contre chaque vertèbre de ma colonne ; partout sauf au fond de ma gorge, plus sec que Conakry en janvier. J'asperge ma face sans épargner le comptoir. Je devine les cuisses de Maman se squeezer pour l'empêcher de courir – ne pas essayer un dégât, ça n'existe pas pour elle. L'eau glaciale m'apaise. Je ne vois plus, je n'entends plus. Seule avec mon cœur dans le ventre. Et le Coran qui me berce. Le bon Dieu est partout. Câlisse.

Maman ferme le robinet – ça fait squick comme une souris qui capote. Ses mains satinées malgré l'usure étreignent mon visage. Moi, mes mains moites pendent contre mon corps affaissé. Son regard naïf tente de saisir le mien. Mon ventre se plie en deux. Je ne peux pas. Une fois, au parc, je suis partie. Comme ça. J'avais six ans et Télétoon m'avait insufflé le goût de l'aventure. Et quand elle m'a retrouvée... Je crois que ses larmes ont brûlé mes tripes. Elle va me détester, me renier. Je l'aime.

Tout ce que je vois, c'est moi-que-Maman-ne-connaît-pas qui se fracasse partout dans l'appart. Maman a tout quitté pour Papa. Sa famille. La religion, la tradition, c'est ce qu'elle est. Ce qu'il lui reste. Je ne peux pas lui dire. Elle m'a tout appris : mange tes légumes verts étudie bien sois gentille avec ton frère travaille fort marie-toi à un *gentleman* (comme elle dit) aie autant d'enfants qu'Allah te le permettra sois une bonne musulmane...

Et maintenant quoi ? Qu'est-ce que je suis supposée lui dire ? Maman, en sixième année, j'ai découvert que la pizza au pepperoni ça ne se comparait même pas à la pizza au fromage ? Ou mieux encore : Maman, en secondaire quatre, à la fête de Sophie, je n'ai pas fait une indigestion : j'ai abusé de Smirnoff Ice. C'était ma première brosse – et loin d'être la dernière. Maman, je n'ai jamais fait le ramadan au complet. Maman, je ne suis plus vierge. Quand Phil dormait dans notre chambre d'amis au cégep, j'allais le rejoindre au milieu de la nuit. Maman, je me souviens à peine de mes prières. Maman, je ne sais même pas si je crois au bon Dieu.

Maman, moi-que-tu-aimes, ce n'est pas moi.

- Ma chérie, tu es ma plus grande fierté. *Peu importe* ce qui te fait de la peine, tu peux me le dire.

Sa plus grande fierté. Maman, si tu savais... Je soutiens son regard, mais *moi* je la fuis. Est-ce que je deviens une mauvaise personne à force de pécher ? Maman, vas-tu m'accepter même si je ne crois pas ? Et qu'est-ce que la famille va dire ? Qu'est-ce que grand-maman va dire ? Probablement que tout le monde avait raison : en épousant un Québécois, tes enfants ne seront jamais vraiment Guinéens.

- Maman, il y a un mois j'ai fait un test de grossesse.

Ses paumes glissent contre mes joues mouillées. Je n'ai plus mal.

- Si c'est une fille, on va l'appeler Charlie.

- Je vais être grand-maman ?



**Comment devenir
un·e écrivain·e *famous* dans un
Québec mécène du
néolibéralisme au temps du « je
n'ai pas le temps d'appeler ma
mère pour lui dire que je l'aime
car je focalise sur mon futur et
que je ne m'ennuie jamais d'elle
parce que son attention
dithyrambique et son manque
d'autorité ont fait de moi une
brute égocentrée » ; (réflexion
sur l'écriture et la littérature
anglo-latine d'ici, la province
franco-obsessive du Pas-
Canada)**

MÉLIEFORTIN

1. **LA NAISSANCE** : Qu'il s'agisse d'un accouchement naturel, produit dans un hôpital aseptique ou dans une bassine gonflable pour bungalow, la priorité : badigeonner le poupon du microbiote vaginal, idéalement jusqu'aux papilles gustatives (puis sauver la mère). Ce jus de bactéries bénéfiques favorisera la croissance d'un bébé compétent dont les systèmes digestif et immunitaire de qualité supérieure assureront le développement de facultés littéraires au-dessus de la moyenne des avortons non badigeonnés. (En cas de décès de la mère, utiliser ce vide comme une source d'inspiration.)

→ **Astuce** : Être de descendance, idéalement l'enfant unique de. Prioriser un papa possédant un empire médiatique problématique et puissant. C'est connu, les héritier-es de personnalités célèbres fleurissent dans la psychose ouatée où les oisillons du matin gazouillent : « Mon cher enfant, n'oublie jamais que tes projets seront succès ; les bons comme les mauvais. As-tu de nouveaux vers à me lancer ? Toujours précieux, je les trouverai délicieux. » L'existence du *bébétéilé* s'avère une longue louange, car on ne peut s'en prendre au code génétique du patrimoine québécois : les *bébétéilés* tels le fil conducteur du génie parental, haute vitesse.

→ **À éviter** : Être un enfant mort-né (laisse peu de temps à l'érection d'une carrière).

2. L'ENFANCE : Aussitôt l'apprentissage de la lecture et de l'écriture complété (abandonner les lettres attachées, perte de temps) : entreprendre la rédaction d'une tétralogie fantastique (*La malédiction d'Océane, l'écologiste aux flatulences radiotoxiques*) ou la composition d'un manuel contre le décrochage parascolaire, voire l'élaboration d'un mémoire autobiographique (*Ma vie avec le TDAH ; comment suis-je parvenu-e à faire des choses quand même*). Idéalement : mener tous ces projets de front, les prouesses infantiles sont un passe-droit vers la télé réalité, le tremplin des *nobody to somebody*.

→ **Astuce** : Répéter à ses enseignant-es « Cette vie est un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit » et expliquer que Baudelaire était visionnaire, bien qu'il fût réactionnaire.

→ **À éviter** : Être *hasbeen* à l'âge de douze ans (et se faire exploiter par sa famille).

3. L'ADOLESCENCE : Privilégier une pratique littéraire à la croisée des modèles Xavier Dolan et Miley Cyrus, soit : la poursuite de l'école de la vie, de la recherche formelle, des récits romantiques et idéalement pessimistes. Simuler une *persona* à la fois *glamour* et

vulgaire qui cultiverait une passion dévorante pour des sujets inintéressants comme le théâtre et la musique *country*.

→ **Astuce** : Parler en utilisant beaucoup de mots anglais : *this is cool*.

→ **Astuce** : Se proclamer créateur·ice d'un nouveau mouvement littéraire dont vous seriez la tête de file et l'unique artiste. (Par exemple : l'invention de l'écriture orale, un mouvement conçu autour de l'improvisation de la parole, plutôt que de la graphie. Affirmer que la respiration trachéotomisée de Marguerite Duras fut l'élément déclencheur de votre démarche, que le rythme de ce souffle entravé vous aurait profondément touché·e, car vous y auriez vu « non pas un souffle mais un souffre symptomatique d'un ressenti sensible du monde », d'où l'importance de pratiquer l'écriture orale avec un objet enfoncé dans la gorge. Profiter de l'occasion pour buttplugger votre prochain lancement, une performance postporn littéraire. Nier toute filiation esthétique, puisque « le terme filiation est sexiste et que, anyway, l'histoire est elle-même une invention collective, chimère interprétative, qu'il faudra traîner en cour pour plagiat psychique anachronique ».)

→ **À éviter** : Perdre une main.

4. L'ÂGE ADULTE (18-25 ANS) : L'enfance et l'adolescence maintenant terminées, consacrer l'ensemble du temps libre (limiter les bains, le sommeil) à l'écriture d'un chef-d'œuvre inconnu. Les capacités cognitives de tous et de toutes, même les meilleur-es polyglottes, s'écrapoutissant la nuit du vingt-cinquième anniversaire, mieux vaut se saisir de chaque seconde de lucidité suivant cette date morbide. Une idée. Une synapse en moins. C'est pourquoi la merde d'adultes supplantera toujours la crème des trentenaires.

→ **Astuce :** Abuser de café et cumuler les dettes (la stratégie fut très efficace mais brève dans le cas de Balzac).

→ **Astuce :** Tester son matériel en rédigeant des *fanfictions*. Avec un peu de chance, le feuilleton deviendra un roman, puis un *best-seller*, puis une adaptation cinématographique (mise en marché optimisée si l'agentivité des femmes se résume à la quête amoureuse).

→ **Astuce :** Mépriser le succès commercial et la notion de « grand public ». S'adonner à une poésie obscure combinant hasard, sorcellerie, génie et alcoolisme. Publier aux Herbes rouges, être récipiendaire de quelques prix, manger des pâtes sauce Habitant et

Singles Kraft, rencontrer l'admiration d'une poignée d'universitaires encore *hipster*, être rattrapé-e par le *mainstream* (ark), surtout le jour de votre admission à l'Académie française en tant que deuxième Québécois-e digne d'intérêt.

5. L'ÂGE D'OR : À ce stade, force est d'admettre : vous êtes un échec. La politesse serait de vous contenter de chier des livres de croissance personnelle tels que *Comment ne rien accomplir sauf le bonheur*. Cela dit, il n'est évidemment pas contre-indiqué de continuer à entretenir le fantasme de la quintessence littéraire, quoiqu'il s'agisse d'un espoir pathétique et risible.

→ **À éviter :** Être fier-e de soi.

→ **Astuce :** Exercer son pouvoir d'achat...



CERCUEIL EN ACIER
DE CALIBRE 18 BLANC

I-450-12

[Voir les détails](#)



CERCUEIL EN FRÈNE

I-530-07

[Voir les détails](#)



CERCUEIL EN ACIER
À RIES ORCHIDÉE DE

I-450-38

[Voir les détails](#)



CERCUEIL DE CHÊNE

B(X)-422-03

[Voir les détails](#)



*Aucun remboursement

**Suffisamment d'espace pour lécher la vulve de Victor Hugo
en échange d'un autographe



Moi aussi je voulais magasiner chez Mad Max

LAURIE MICHAUD

Maternelle. Sur la photo de classe, ma tête dépasse celle de ma prof. On regarde la photo à la maison, on trouve ça drôle. Cinq ans et plus grande que Danielle.

Je pète toutes les courbes de croissance, mes parents sont fiers. Déjà, je dépasse les attentes.

Mon grand-père me dit de me tenir droite. Je sais que j'ai pas une bonne posture quand je suis debout, j'écrase tout mon poids sur mon bas de dos et je sors mon ventre. Je tiens ça de ma mère. C'est comme ça que je suis bien. Il me dit que j'ai pas besoin d'avoir peur d'être grande. Je sais que c'est pas à cause de ça, parce que ça m'a jamais dérangée moi. Ça a plus l'air de déranger les autres. Je passe le reste de ma vie à penser que je me tiens tout croche juste parce qu'inconsciemment j'assume pas d'occuper plus d'espace que les autres.

Deuxième année. Je fais des tryouts de l'équipe de basket même si j'ai pas le goût. Quand j'étais à la garderie, mon éducatrice avait mis un collant sur la couverture du cahier où je faisais tous mes dessins pour l'année. Elle avait choisi un ballon de basket. La deuxième année, elle avait plutôt opté pour un escargot. Je lui fais confiance à Andréa moi, elle a raison, j'aime ça prendre mon temps. Je suis pas faite pour courir après un ballon dans un sens, puis courir après dans l'autre. Je trouve ça niaiseux de s'essouffler à courir après une boule de caoutchouc. Je fais pas l'équipe.

Troisième année. J'ai neuf ans et je réalise que je suis grosse. Je vois la forme de mes hanches et les plis sur mon ventre sur les photos fraîchement développées de moi en maillot pendant les vacances d'été à Virginia Beach et je sais.

T'es pas grosse, t'es juste proportionnée.

Quatrième année. J'arrive pas à trouver des souliers qui me font. Je finis dans la section des garçons au Globo et je chigne encore parce que je voulais les souliers avec des brillants roses moi, pas les gris et noir pour gars. Je trouve mes vêtements dans la section femme de l'Aubainerie. Tout est brun et beige. Des couleurs

terre, ma grand-mère me dit, ça te va bien, ça fait mature.

Cinquième année, je change d'école. En route vers la récré, une surveillante m'interpelle. Mademoiselle, le secondaire c'est de l'autre côté. Madame je suis en cinquième. Arrêtez de me niaiser mademoiselle. J'ouvre mon manteau au bord des larmes, elle voit mon chandail d'uniforme jaune moutarde indiquant que je suis au primaire. Désolée mademoiselle. Au retour de la récré, la fille assise à côté de moi me demande si j'ai redoublé. J'ai envie de lui faire des gros yeux mais je veux me faire des amies, je murmure, non je suis juste grande.

Sixième année, c'est le bal de fin du primaire aux glissades d'eau et toutes mes amies y vont avec un garçon. Mais pas moi. Je ne suis pas une petite chose qu'ils veulent protéger. J'ai l'air de pouvoir m'arranger toute seule.

Secondaire un. Je suis en weekend chez mon amie, c'est l'hiver, on se prépare pour aller faire une grande marche dehors. C'était pas prévu, j'ai pas les vêtements pour ça. Elle me prête les pantalons de neige de son père et son coton ouaté Abercrombie qui tombe oversized sur elle, elle me dit c'est IIIIMMMENSE

c'est sûr que ça te fait. Je pleure dans la salle de bain.

T'es pas grosse, t'as juste des gros os.

J'ai besoin de souliers. La vendeuse réussit presque à cacher son étonnement quand je lui demande des 11. Le modèle s'arrête à 10. Je me retourne pour m'en aller. Non mais ils sont faits grands, t'es sûre que tu veux pas les essayer ? Je lui épargne que même des 11 ça me fait juste la moitié du temps, à la vendeuse aux grands cils. Je lui souris et je m'en vais en créant un malaise parce qu'elle se sent insultée que je les aie même pas essayés, ses 10. Ça fait deux ans qu'elle travaille là, seize que j'ai mes pieds. Give me a fucking break. J'essaie des souliers que je trouve laids au magasin d'à côté, ils me font. Je les achète.

Pendant toute ma scolarité, je reste positionnée en haut sur les photos de classe, toujours au bout de la rangée. Je prie année après année pour changer de place. Pas de chance. En secondaire cinq, la consécration. Les gars se sont passé le mot pour avoir leur poussée de croissance tous en même temps. Deux personnes sont absentes cette journée-là, miracle je tombe de justesse sur la deuxième rangée. Peut-être que tout est pas perdu finalement.

Je vais au bal, le vrai bal pas celui des glissades d'eau, pas accompagnée. Je regarde toutes les filles avec un arrangement de fleurs au poignet. J'aurais aimé ça y aller avec Maxime, sauf qu'il est plus petit que moi surtout si je porte des talons. Et il est pas question que je m'empêche de porter mes escarpins inconfortables achetés juste pour ça et lui il est pas question qu'il soit plus petit qu'une fille. On tient à nos principes. De ma table, je regarde les autres danser.

C'est pas que t'es si grande que ça, mais t'as des bonnes épaules. Des épaules carrées.

Cégep. Je suis dans mon cours de biologie. On apprend comment la loi normale se présente dans la nature. La prof donne un exemple, tout en haut de la courbe sur le graphique de la taille des hommes, cent soixante-quinze centimètres. Ma taille. Fuck. La moitié des gars sont trop petits pour moi. Ça va être encore plus dur que ce que je pensais.

Je me cherche des pantalons de travail. Je rentre chez Simons, Zara, H&M. Allô, je cherche des pantalons noirs très simples, qui tombent tout droit. De quelle taille avez-vous besoin ? La plus grande s'il vous plaît. Un sourcillement de la vendeuse, elle se demande comment je sais. Je soupire dans la dernière cabine

d'essayage, je fit pas dans les magasins normaux. Criss.
Je m'en vais chez Addition Elle, les deux vendeuses à
l'entrée me dévisagent parce qu'elles se disent que je
suis trop mince pour magasiner là-bas. Je tombe dans
un trou.

Mais,
Je me suis jamais fait catcall
J'ai jamais eu peur dans la rue
Ni dans le métro même tard
le soir

Pas de gars creepy qui slide dans mes DMs
Pas de gars saoul qui m'appelle à 3 heures
du matin

Je suis l'amie de tout le monde.

Sauf que moi tout ce que je voulais
c'était magasiner chez Mad Max

Comme les autres

MARILOU LABEL DUPUIS

Résilience nom féminin de dix lettres mot que t'entends dans un bureau un salon après les confidences les catastrophes mot prononcé en réconfort qui traduit I acknowledge what happened to you was shitty I'm glad you made it through mot que seulement certaines crowds utilisent la tienne une communauté de gens scarifiés par des traumas qui prennent des figures d'hommes de vautours aux masques d'humanité mot compensatoire mot mantra répété répété répété pour s'assurer que tu connaisse ta force ta valeur que tu câlices pas toute là mais ultimement et c'est plus fort que toi tu penses toujours à des bas résille quand tu l'entends.

Se crisser une graine de chip sel et vinaigre dans l'œil
marcher nu-pieds sur des cailloux de litière passer à
côté des poubelles par les quarante degrés retching
and reeking of vomit se revirer de bord quatorze fois
dans la nuit être surprise par une araignée quand tu
prends ta douche oui c'est quelque chose comme ça se
faire pogner l'cul sans consentement dans une robe à
cent cinquante piasses qui te fait sentir belle alors que
tu vis ta best life le soir de ta fête un geste passible
d'amputation si seulement des femmes avaient écrit le
code d'Hammurabi mes chères je vous le dis en vérité
les Babyloniennes nous ont laissées en déshéritage.

Trop weird trop vocale trop radicale tu vas faire peur
aux hommes trop chaleureuse trop Québécoise trop
Saguenéenne trop queer trop bi trop fière pourquoi tu
peux juste pas être humaine *nous les hétéros on n'en a pas
de fierté* trop intense trop distante trop d'issues trop
honnête trop directe trop comme ta mère comme ton
père trop impatiente trop dispersée trop intransigeante
trop partie trop absente trop loin pourquoi ce besoin
pathologique d'éloignement trop savior voire white
savior trop consciente de tes privilèges pour pas t'en
rendre compte trop je-sais-tout mais trop ignorante
quand même.

Dis-moi donc encore not all men crisse-moi le dans l'fond d'la gorge pour tester mon gag reflex j'te jure m'a t'vomir dessus j't'aurais bien averti mais évidemment t'as pas pensé demander vas-y allez continue gave-moi de force jusqu'à ce que j'explose ça va être le fun ramasser les éclats de ces tripes que tu m'as appris à ne pas truster anyway parce que not all men pis surtout pas toi bien sûr toi t'es un nice guy pas comme les autres un nice guy qui va me dire que je suis une fille pas comme les autres ça commence à faire beaucoup d'autres beaucoup de déferlements vague après vague après vague après vague t'en as jusqu'au cou dude ferme ta gueule pour pas que l'eau rentre.

miniature d'un quotidien

MADELEINE DROLET-VALIQUETTE

fantasmer la nostalgie

des seins jusqu'aux orteils
je macère dans mon bain
ce lac
où j'ai appris à flotter
la tête éponge
l'amour sans coût

devenir meilleure

- percer ma tête
- laisser l'idiotie s'en écouler
- patcher le trou avec du poil de chat tissé
- reprendre le quotidien sans miroir

la décoration d'intérieur

ce besoin d'identité passe par
mon expression
mon apparence
mon environnement

alors

de me faire dire moi j'suis bien
dans cette absence de
moi dans ce décor

je comprends pas

j'y entends que

je suis superficielle capricieuse insatiable pourtant

j'ai besoin viscéral

de m'appartenir et l'exposer

partout ça toujours été une demande pressante et
incontrôlable

alors

comment veux-tu

que je tapisse le compromis

si tu me laisses à peine d'espace pour bouger déjà

et tu verras par toi-même

tu respirez trois quarts de l'air de l'appart

écureuils

ça jase fort dans les feuilles sur les branches
pas clair qui qui hurle
les oiseaux entre eux ou les écureuils entre eux ou
les oiseaux après les écureuils ou
les écureuils après les oiseaux

ça hurle
proche de moi

dans ses yeux frit une avidité
il vient
se poster sans gêne à mes côtés pour
y faire pression
déjà que j'ai pas encore chié que j'me sens ballonnée
j'ai ce fantasme de m'accroupir sur le gazon
baisser mon pantalon mon sous-vêtement et
chier mais bon
ça reste fantasmagorique surtout que
ses yeux goélanganesques sont toujours
en train de me disséquer

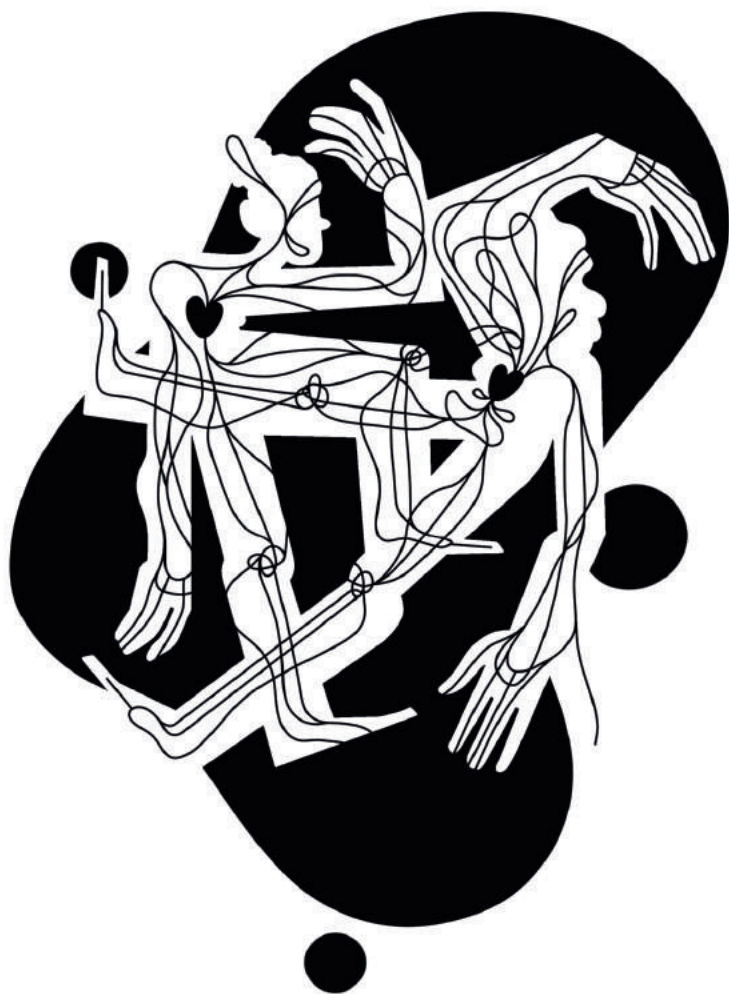
où aller
maintenant deux
à m'épier
y en a un qui s'essaie
à s'approcher le bruit
des feuilles au vent et des voitures
les effraient les effacent
j'aurais aimé que
mon assurance les fasse fuir

devenir meilleure II

- ma tête avec tes mains
- valser sur mon chest
- me pogner par les cheveux
- passer ton ongle sur le bord de mon front pis
- me flatter le crâne avant de
l'ouvrir de m'en dégager

la question incarnée

la question
quand est-ce que tu me quittes
apparaît quand
ça va bien depuis
un bon moment et
je m'arrange
que ça vienne
un jour de toi
alors que la routine se composera
en un non-renouvellement de bail
je la pose
pour l'instant par souci
pour étamper mon regard du dommage
collatéral des rejets format familial
tannés sur le velours de mon ossature



Je braconne parfois des orgues pour te composer une auréole

MÉLISSA FERRON

Ça mèche à feu, ça éclate, quand soudain la fin du monde, à s'ourler livide, la jupe retroussée, juste avant, tu riais à plein ciel, la balle défriche, tu peurs, tu tombes, deviens tour crépuscule, le vêtement tire-d'aile hissé en cerf-volant, dans une ruelle qui goûte la récédive, ta main éplore, va ! va ! mais c'est le rouge qui l'emporte, qui complice menace, à ta cage une blessure lèche, tu ne t'appartiens même plus déjà et pourtant !

Tout autour, j'entends les bruits d'une pièce que tu viens de quitter.

*

Je trace la souvenance du drame, je calligraphie apprise, celle des ligatures en bouche, des raccords fil de pêche, mes doigts pulsent, battent fournaise, les lettres chancèlent, il ne faut, me dis-je, il ne faut pas que la plaine gerce, sa musique séculaire me condamne

depuis longtemps, je sais, oh oui, je sais qu'elle
t'évincera dans ma tête-à-rebours, des milliers de
suppliques tamisées, où les ribambelles hurlent
sauvages pour débattre les carcasses-bientôt,

sur ton lit d'hôpital, ta tête vaque à survivre,

déboutonnée,

j'écris *reste*.

*

Je peine suffirait à beauté vilebrequin, alors je prie et je
prie, des Notre Père, des oiseaux plumés en série, que
votre règne vienne, je remarque subitement tous les
arbres partis en fumée, leur envol chuchote frêle, ça
sonne creux, si creux comme ton souffle d'argile, pour
déjouer tombeau, mes mains enserrent un chapelet, tu
me manques, mais comment femme entre-deux, je
peux te marée revenir, comment effacer les trous qui
t'ajourent de partout, les nuages paradent bestiaires et
toi poitrine-respirateur, ton corps s'effile, tu glisses,

ce qui bat, c'est le temps qui nous abandonne.

*

Dans une langue-bateau morte, les hommes en sarrau décomptent, un, deux, peut-être trois, il n'y a jamais eu de certitudes seulement la gravité, je voudrais tant te visiter fer mirage, car la chambre où tu t'effaces s'étoffe herbier, entre le vélin, nos souches des herbes hautes, je braconne parfois des orgues pour te composer une auréole,

avant que tes yeux froidissent ton nom.

*

Je mémoire vive et douleurs,

nous étions deux en ce temps-là, à hurler de secousse concert, à boire train-vapeur, tac à tac, tac à tac, la vieille nuit fumait, il fallait tout englober, tout pleuvoir, le nord le sud l'immensité le vide, mais déjà les couleurs échouent à parier le souvenir, j'oublie les détails, la date la gestuelle, ta main virevoltait, on aurait dit un zeppelin qu'on abat, exposant dans son sillage une traîne blanchie, funéraire.

*

Les fins ne sont pas toutes galop ou feux d'artifice, on brusque le ciel, on le secoue, on l'accidente, mais on constelle si peu, à coup de fusil, bout portant, on violente, on t'arrache, depuis tu dors et je veille garde-à-vous, à ton chevet j'espère le prochain acte, un seul mouvement, infime, celui de tes paupières, une frontière-existence à franchir,

seulement après, je te réincarnerai.

Ce qu'on a refusé d'habiter

CATHERINE BASTIEN

Huitième étage, un cubicule loin des fenêtres. Le bureau déborde. Papiers, agrafes renversées, une pomme à moitié croquée. L'ordinateur réchauffé s'est mis en veille, défilent des photos qui n'appartiennent à personne. Se superposent des paysages prairies montagnes mers marées chutes. Des ciels bleus et des autoroutes. Le feutre qui tapisse l'isoloir est intact. Ici, on n'a pas voulu étaler sa vie. La lampe de table est éteinte, les néons brûlent en clignotant.

Sous les étagères, une valise en cuir brun, vieilli, séché. Le loquet n'ouvre presque plus. Une phrase est gravée sur la poignée, qui ne tient que par miracle. Cette phrase, elle pourrait être autre chose, une signature, une adresse ou encore un baiser. Plus vraiment d'importance. Cette valise est sale. La poussière s'est accumulée dans chaque couture,

tu te souviens quand tu me l'as offerte, un anniversaire une promotion, va savoir, tu avais ouvert une bouteille de vin en la renversant sur le comptoir, pas grave on avait tout récupéré, il n'y

*avait rien pour te décourager, tu avais mis une
photo dans la poche de droite et ton sourire*

dans chaque
pli, elle s'y est logée malgré l'usure, malgré qu'on l'ait
secouée chaque matin. Une valise, appuyée sur le mur,
qui n'a pas su empêcher la poussière.

On croirait que les tiroirs ont été vidés. Porte-
documents, enveloppes, calculatrices. Tout est empilé
sur le bureau. Prêt à être emporté à tout moment.
Rapidement. En se levant d'un bond et en ramassant
tout ce qu'on peut tenir sans briser l'élan. Un
calendrier est posé sous le moniteur. Un calendrier
presque vierge, dont les pages n'ont pas été tournées
depuis trois mois. Si on le prenait pour le feuilleter, on
ne trouverait qu'un coup de crayon, une seule
marque. Un cercle rouge et des initiales. Au milieu de
tout ce blanc, il y avait

*je n'avais pas oublié, le taxi était même arrivé
jusqu'à ta porte, mais je crois que c'était mieux
comme ça, pas besoin de m'étaler, j'ai ramené
mes boîtes et j'ai fait demi-tour, mais sache que
j'y étais presque, je n'avais pas oublié*

une seule
date dont on avait voulu se souvenir. Dans les

cubicules voisins, personne n'a pu comprendre ce qu'elle pouvait signifier. Il n'y avait jamais de bruits émanant de ce petit bureau, vide. Il aurait pu être à n'importe qui en fin de compte. On y voyait une tête, parfois juste une mèche de cheveux, se faufiler matin et soir. Disparaître avec le bruit des roulettes de la chaise.

La porte qui mène à l'escalier de secours résiste lorsqu'on essaie de l'ouvrir. De l'autre côté, une petite pile d'objets. Au pied de la porte. L'enseigne rouge « sortie » clignote sans repos, jeu de lumière, indique à tout passant que des intrus se sont faufilés chez elle. Des objets qui n'appartiennent plus à personne. Alors abandonnés au pas de la porte ; un porte-monnaie noir,

tu me disais que le noir ça t'ennuyait, ça te démoralisait, mais toi tu éclates de toutes les couleurs, et ce n'est pas tout le monde qui peut briller comme ça, non, le noir c'était pour moi, j'allais tout l'absorber si tu le voulais, et chaque fois que tu portais un chandail orange je mettais du gris pour qu'on n'y voit que toi, tu comprends il n'y a que toi, rien d'autre, alors je pouvais bien me ternir comme je voulais

des clés retenues
par un anneau, une carte d'autobus.

Au bout de l'escalier, le dixième étage et ses rénovations. Le bruit assomme habituellement les fonctionnaires au-dessous, mais des matériaux manquaient ce matin et les travaux reprendront demain. Des courriels ont été envoyés pour fêter la matinée calme, mais l'un d'eux ne s'est pas rendu. Ou bien on a oublié de l'envoyer. De toute façon, il serait tombé sur une boîte déjà pleine, débordée d'invitations ignorées. Les voisins de cubicule avaient parfois tenté d'obtenir des réponses de vive voix. Non. Et il retombait dans son silence. Alors on avait arrêté de demander.

Au dixième, tout a été vidé et on a séparé les pièces avec de grandes toiles de plastique. Un nuage de bran de scie et de poussière s'élève du sol. Si l'on regarde bien, attentivement, en cessant de respirer quelques instants, et que l'on laisse la poussière retomber, on remarque des traces. Des glissements qui parcourent l'espace vide. Un pan de mur est resté debout. Il mène à un bureau qu'on venait de rénover, pas besoin de le faire à nouveau. Plus de porte,

j'ai tout ça qui me tiraille depuis si longtemps, je suis exténué, vidé, et je n'arrive plus à me souvenir de moi, de qui j'étais de ce que j'aimais, je n'arrive plus à me rappeler ce que j'ai ressenti quand on s'est rencontrés et c'est horrible, je ne

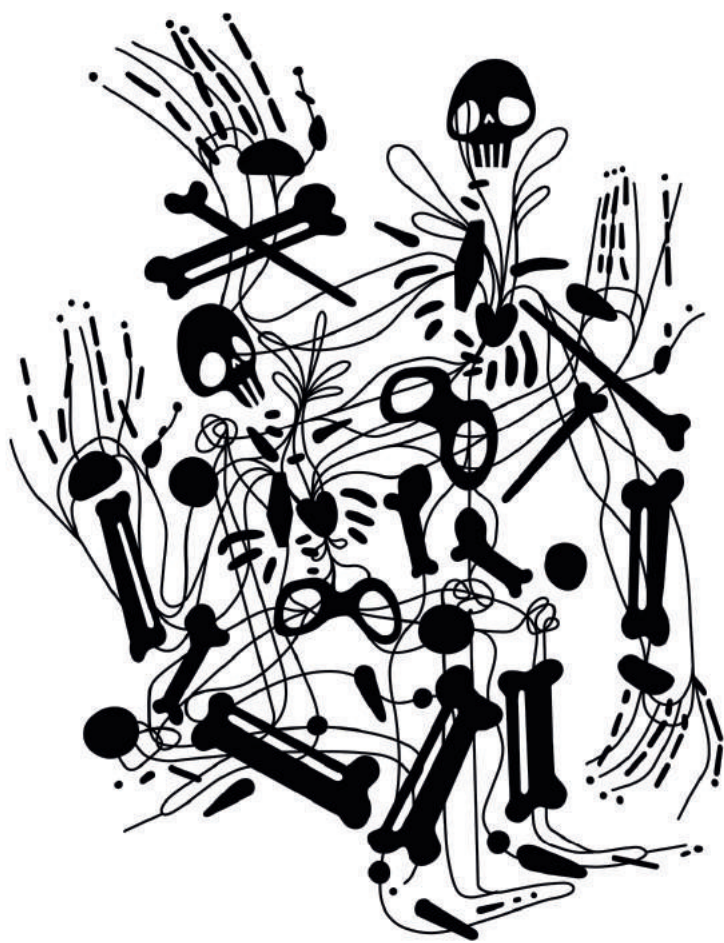
sais pas quoi faire de tout ça, de tout ce que j'ai refusé d'être, de marquer, je ne pouvais pas trouver la force de laisser mes boîtes chez toi, ou de garder ta photo dans la valise, il y a si longtemps que je travaille à ma disparition

mais les murs sont restés. Dans ce bureau, on n'a gardé qu'une chaise, on en a fait un espace de pause. La chaise a été tournée face à une énorme fenêtre.

La fenêtre est ouverte, laisse l'air froid d'octobre se faufiler partout, dans tous les coins qu'on a refusé d'habiter. Le système d'alarme d'une voiture sonne depuis un moment déjà, mais il ne dérange personne. C'est une ruelle tranquille, on y vient pour se stationner et on repart, le bruit ne se rend pas jusqu'aux cimes des édifices qui la surplombent. La voiture se tord, se plie. Les coussins gonflables ont explosé. Les portières galbées, le pare-chocs retroussé. La carrosserie tout entière s'est remodelée. Elle a formé une coupe de mains jointes, pour accueillir ce qui venait vers elle. Le rattraper. Elle forme un berceau de ferraille, éclaté de partout. Et les lignes que trace le choc partent du dos de l'homme

je sais que tu me pardonneras.

et lui redonnent les ailes qui lui ont manqué.



La noyance

ALYSSA MENDEZ

Noyance, *noun*

A nuisance, source of annoyance.

Je m'invente souvent des histoires. That's dumb. Pourquoi vivre dans le désir d'être ce qu'on n'est pas ? I don't know, but I miss you. J'entends encore ton rire sinistre, sarcastique. You know that everything is fucked, but you laugh, still. N'importe quoi. On continue à marcher en plein milieu de la rue Ontario, *Salut C'est Cool* qui joue trop fort sur un speaker cheap. Crack house, crack home, whatever. Il y a un rat mort dans le congélateur. On vide ton frigo parce que tu t'en vas dans quelques jours. Cuisiner un steak de thon au fond de placard. That's too fancy for us. De toute façon, personne n'a faim. On ira porter les restes aux pauvres demain matin. We might not be rich, but at least we have a home. Six heures du matin, je te dis qu'il est l'heure d'aller se coucher. Ça fait trois jours que tu n'as pas dormi, un breakdown qui ne veut pas finir. Tu me donnes un jus et tu me souhaites bonne chance, toi, tu vas t'arranger, comme d'habitude. Et il y a l'autre qui s'en va travailler.

...

On a fermé la porte sur les mauvais souvenirs. Repartir à zéro but still in the same place. Tes vingt-huit plantes et ton grand cadre rouge dans le coffre de ma voiture, comme une installation éphémère dans notre vie. Tes vingt-trois ans figés dans le temps. On est parties vite pour ne pas avoir de ticket de stationnement et on a prié pour que le chemin entre Hochelaga et Centre-Sud ne soit pas trop rough. Who needs a boyfriend when you have plants ? On a rangé tes vêtements dans une chambre qui n'était pas la tienne et on a caché les photos d'inconnus qui tapissaient les murs pour faire semblant que tu étais chez toi. Une imposture plus confortable que la rue.

...

On a voulu se faire des study dates dans ma cour arrière et même y installer une piscine gonflable, mais on a dû se satisfaire du mauvais Wi-Fi du parc Lafontaine et des jeux d'eau du parc Préfontaine. Homey plans don't work with us. On préfère se perdre entre deux lignes de kétamine et oublier les meetings Zoom. Avoir un endroit où dormir. I remember that time when you passed out on my couch with him. Tu t'es réveillée en plein milieu de la nuit, fiévreuse. You told me you were sick, but I knew it was the drugs. Tu as pris un bain tiède en espérant que ça passe, dans ma

salle de bain éclairée à la bougie parce que fuck, l'interrupteur ne fonctionnait plus.

...

Je ne peux pas croire que je ne t'ai connue que six petits mois. You became one of my best friends. Tu m'as souvent dit que je t'avais connue dans une mauvaise passe. Que tu n'étais pas toujours comme ça. Tu m'as dit avoir hâte d'aller mieux. Slowly, but surely. But it never happened. You didn't have that chance. Je suis heureuse d'avoir pu partager tes derniers mois. D'avoir fait partie de ton quotidien, pour les dérapes et pour le bien. D'avoir échappé à la réalité décriissante avec toi. D'avoir pu danser sur de la tribe sous les éoliennes, à quatre heures de chez nous. De les avoir traînés, eux aussi, pour t'apporter un peu de réconfort. De t'avoir permis de profiter de la bass des meilleurs sound systems. You loved music. So much.

...



IN LOVING MEMORY

So now, all I can do is remember. Cette dernière soirée passée avec toi, à avoir frette devant un feu beaucoup trop gros. Sentir la fumée dans nos yeux, s'étouffer avec le mélange de boucane de palettes et de clopes. Who would have known that two weeks later we would come back to that spot to celebrate your life. Tu voulais deux choses cette soirée-là ; boire de la twisted tea et y aller en marchant. I couldn't give you both of those things. Tout ce que je peux faire maintenant c'est de penser à toi quand je prends des marches et quand je bois de la twisted tea. Voir tes cheveux roux derrière toutes les flammes qui brûlent encore, aussi.

Artiste visuelle : Jade Langevin

Printemps 2021 | 101

emmenez-moi au parc belmont

LAURIANNE BEAUDOIN

je n'habite plus mes membres silencieux
je me cale
dans le creux des piscines turquoises
inquiétantes
qu'est-ce que j'ai fait au monde
pour qu'on m'enferme

la pitié des muscles chienne béante
tout tourne en rond
j'ai des os à polir à cirer
des ruines sur les tempes
des verres de gin pour me baigner
ou juste pour me défigurer un peu
je me perds dans l'épicerie
sans savoir si j'éteins les feux de bois
ou attise ma gorge incapable

tout est à sa place c'est fatigant

j'ai cent livres
de sloche dans les veines
les courants d'air je ne sais pas
j'apprends à me mettre sur mute
les lignes des trottoirs
le barbelé autour de mes chevilles
(des fantasmes du parc vert nostalgie)
oui ça va non je sais oui
je m'excuse

gentille fille

ça tourne en rond désolée

sois patiente

guérir de ses menteries c'est long
il faut être scato-dégueu
dire ce qui est sale
je déteste le mot anorexie
je le tracerai sur fond rose
des jujubes surettes collés autour

ma tête décolle aux miroirs
poquée par les trahisons
douce vengeance
je désapprends à faire du vélo
les ronds-points : vortex desiderata

je m'applique

à tous les jours j'écris
le même foutu poème
détours neufs la peau du cul
familière
ça ne parle pas de moi
j'ai la même vie que mille autres filles
entre elles et moi
jeu de dards

la pointe de l'iceberg ravalée
frotter ma douche faire mon lit
sans arrêt

je déboule tous les escaliers
une corvée une caresse
peut-être un concours
de femmes-vacances

être gracieuse dans la débâcle

sur des airs spleen diane dufresne

grand nettoyage ou résignation programmée
faire la grève le gommage
je partirai
de bonne heure
sans coup de pratique

[P]

Revue littéraire

lepied.littfra.com



L'intérieur de ce document est imprimé sur un papier certifié Éco-Logo, blanchi sans chlore, contenant 100 % de fibres recyclées postconsommation, sans acide et fabriqué à partir de biogaz récupérés.

Cette revue a été mise en page avec le logiciel libre Scribus, version 1.4.6.